

La maison aux 365 fenêtres

Conférence du 7 novembre 2015
De Gérard Truchet et Jean-Paul Tabey



L'Habitat est un dossier fréquemment abordé tant celui-ci est lié à l'histoire de la ville. En effet, au début du XIXe siècle les métiers à tisser surmontés de la mécanique Jacquard nécessitent des logements appropriés. A cette époque les faubourgs de la Guillotière, de Vaise et de la Croix-Rousse ne sont pas encore rattachés à Lyon. Néanmoins, au lendemain de la Révolution française une opportunité se présente aux architectes : la disponibilité, sur les pentes de la Croix-Rousse, de vastes terrains occupés jusqu'alors par les congrégations religieuses. L'urbanisation peut ainsi débuter avec la construction de ces ateliers-logements qui feront la particularité de la Croix-Rousse.

Parmi toutes ces habitations il en est une qui émerge du paysage lyonnais c'est la célèbre maison aux 365 fenêtres. Son histoire mérite d'être abordée même si nous possédons très peu d'éléments sur ses origines. Nous tenterons malgré tout de relever le défi en vous offrant le fruit de nos recherches. La consultation d'une multitude de documents effectuée aux archives départementales, vous permettra de mieux connaître cette œuvre monumentale et architecturale. De plus, autre point non négligeable, elle rétablira officiellement la vérité de toutes les inepties écrites et publiées sur cet illustre immeuble lyonnais. N'avons-nous pas lu, entre autres, qu'elle portait la dénomination de : Maison Ravier ! Ce qui, vous en conviendrez, ne manque pas de surprendre.

Abordons immédiatement le thème de son identité. Si de nos jours nous employons fréquemment le terme de "Maison aux 365 fenêtres" il n'en a pas toujours été ainsi. En effet, l'appellation officielle donnée par les différentes administrations en exercice à l'époque de sa construction, située au début du XIXème siècle, est tout simplement " La Maison Brunet ".

Cette imposante construction, majestueusement implantée sur la pente sud-ouest de la colline de la Croix-Rousse, domine fièrement les quais de la Saône eux-mêmes bordés par les quartiers Saint-Paul et Saint-Vincent. Les Lyonnais, d'un regard mêlé de curiosité et de perplexité, ne se lassent pas de l'admirer. Quant aux touristes, ils enferment jalousement dans leur appareil photo cet imposant bâtiment. Ainsi, chacun l'apprécie à sa guise tout en laissant vagabonder son imagination. Pour les gones elle est devenue au fil du temps : La maison aux 365 fenêtres.

A Lyon, il est vrai, nous attribuons très facilement des surnoms aux monuments, aux immeubles ou autres matériels urbains. Pour nous, ces qualificatifs populaires illustrent plus précisément ce qui nous entoure. N'appelons-nous pas notre vénérable Palais de Justice : Les 24 colonnes ? En réalité, elles sont au nombre de 26, si l'on comptabilise les deux situées sous le péristyle.

A notre funiculaire installé rue Terme en 1862 n'avons-nous pas donné le surnom de : Ficelle ? Une litote pleine d'humour pour évoquer le câble reliant les deux voitures qui leur permet de monter et descendre les pentes abruptes de nos collines.

Avec le même à-propos, dans les années soixante, lors de l'aménagement à l'extrémité du pont de la Guillotière, côté rive gauche, d'un passage souterrain piétonnier de forme circulaire, flanqué au centre d'un mât arborant notre drapeau, les Lyonnais l'ont instantanément baptisé : La Fosse aux Ours. Mais notre sens inné d'affubler d'un vocable imagé certaines de nos constructions peut perdurer dans le temps. Nous en voulons pour preuve le surnom de "Fosse aux Ours" officiellement décerné au parking souterrain construit tout à côté. Ainsi la toponymie populaire peut parfois s'enraciner et franchir les décennies !

Poursuivons notre originale énumération... Place Bellecour, la statue installée en son centre rend hommage à Louis XIV. De passage en notre ville, le Roi Soleil a su imposer pour notre place Bellecour une réglementation urbaine dans le but de lui conserver toute sa magnificence. Eh bien ! pour les Lyonnais cette statue est appelée : Le Cheval de Bronze !

Nous pouvons également citer la Table Claudienne découverte dans une vigne en 1524. Comme nous l'avons trouvée plus ou moins morcelée nous l'avons appelée plus prosaïquement : les Tables Claudiennes, sans doute parce que l'on aime à parler des « Tables de la loi » ces tables de pierre que Dieu, selon la Bible, remit à Moïse et sur lesquelles étaient gravés les dix commandements. Quoi qu'il en soit, afin de mieux perpétuer cette signification non-conformiste nous avons même dénommé une rue proche des pentes de la fameuse trouvaille : rue des Tables Claudiennes.

La grande tour érigée au centre du quartier de la Part-Dieu au lendemain de son inauguration a été très vite surnommée, entre d'autres dénominations plus crues : Le crayon. Tout à côté, la tour Incity est déjà surnommée : La gomme. Bref, nous pourrions poursuivre cet inventaire plus longuement si nous énumérons le nom des rues de notre ville ou des mots issus du parler lyonnais qui évoquent avec un réalisme plein d'humour certains objets, plantes ou lieux.

Ainsi, au fil du temps, les Lyonnais se sont approprié cette monumentale construction. Cet immeuble unique, loin de passer inaperçu, est donc entré dans la légende par la grande porte de l'imagination lyonnaise. Il est vrai, qu'à la Croix-Rousse, que ce soit sur les pentes ou sur le Plateau, nous ne possédons peu ou pas de monuments. Tout là-haut, les canuts ont tout de même attendu l'année 1901 pour voir ériger sur la place de la Croix-Rousse la statue de Joseph-Marie Jacquard, statue qui auparavant trônait place Sathonay. Alors, ne nous étonnons pas si pour les Croix-Roussiens leur seul véritable monument, c'est le Gros Caillou. Depuis le 12 avril 1891, il est devenu l'authentique emblème du Plateau auquel les habitants sont toujours particulièrement attachés, au point de le vouloir à sa place et sur son socle...

Donc, en dévalant la pente ouest de la Croix-Rousse nous rencontrons cette fameuse maison gratifiée du nom devenu célèbre : La maison aux 365 fenêtres. A l'époque, personne n'a pris le temps de comptabiliser ces innombrables croisées. Mais comme il y en avait tant et tant et même davantage, ce chiffre ne pouvait qu'atteindre le mythique décompte des jours d'une année.

Puis, on s'est très vite aperçu qu'il y avait quatre portes d'allée rapidement comparées aux quatre saisons. Puis, le nombre d'étages multiplié par 2 rapport aux deux montées d'escaliers ; alors le chiffre de 6 est passé à celui de 12 rappelant les mois de l'année ; puis, le nombre de 52 appartements pour celui des semaines... Pour couronner l'ensemble, on a même poussé la réflexion jusqu'à comparer le nombre de marches des deux escaliers au mouvement descendant et ascendant du soleil. Voilà apparemment de bien belles conclusions. Mais est-ce vraiment la vérité ? Hélas, pour l'observateur attentif rien ne peut confirmer ces ingénieuses hypothèses. En réalité l'immeuble comporte 378 croisées. Oh ! bien sûr, si vous ôtez de ce nombre celui des 13 fenêtres obstruées vous arrivez au total souhaité soit : 365.

Pour les portes d'entrée, elles sont bien au nombre de quatre. Ainsi pour les saisons le problème est définitivement réglé. Quant aux 6 étages ils peuvent sans difficulté correspondre aux jours de la semaine si, selon certaines personnes bien inspirées, le dimanche étant chômé ne compte pas. Il paraîtrait aussi que les cheminées équivaldraient au nombre de semaines. Nous ne pouvons le certifier n'ayant pas pris le risque extravagant de grimper sur la toiture !

N'oublions pas les 12 mois qui sont susceptibles de concorder avec les 6 étages multipliés par deux allées. Le nombre d'appartements quant à eux serait assimilé aux 52 semaines : encore une assertion un brin fantaisiste, car faudrait-il encore en décompter 52.

Reste également à comparer le nombre de 164 marches d'escalier. Comme il y a deux montées nous obtenons le nombre de 328. Ce nombre correspondrait à la marche ascendante et descendante du soleil. Faisons le calcul : la révolution du soleil est égale à environ 27,3 jours ; si nous multiplions ce nombre par 12 mois nous obtenons 327,6 jours soit presque à quelques heures près : 328.

Quoi qu'il en soit et quoi que l'on en pense, nous devons entretenir cette façon d'analyser les faits. Cette maison est unique et lyonnaise ! A Paris ou ailleurs on ne peut s'extasier devant un tel chef d'œuvre architectural capable de figurer le Temps sous toutes ses formes.

Mais à l'origine est-ce vraiment la volonté du propriétaire ou celle des maçons de s'attacher au rythme du temps au point de concevoir une construction exemplaire ? C'est bien là tout le mystère et il restera, nous semble-t-il, entier jusqu'à la fin des temps et de l'édifice. Car pour les bâtisseurs nous ne possédons aucun nom même si probablement ceux-ci sont issus de la Creuse, ce département d'où venait la majorité des maçons et autres tailleurs de pierres.

Quant au propriétaire il a longtemps été affirmé que le sieur Brunet, qui a beaucoup œuvré à Lyon au XIXème siècle, était d'origine savoyarde. Nos patientes et fructueuses recherches permettent aujourd'hui d'étayer plus précisément ses origines. En effet la véritable identité de notre propriétaire promoteur est Claude Brunet. Il est né le 26 décembre 1780 à Saint-Julien-en-Vercors, un tout petit village situé au nord-est du département de la Drôme presque à la limite de l'Isère et à environ 13 kilomètres de la Chapelle-en-Vercors. Ses parents, Jean et Rose Brunet, y sont laboureurs. Nous pouvons vraisemblablement supposer que Claude est placé, dès qu'il en a atteint l'âge, dans une magnanerie voire dans un atelier de tissage de la région. Plus tard cela lui permettra de faire valoir ses acquis en rejoignant Lyon où il s'établira définitivement en soierie.

D'ailleurs, quand il se marie en 1808 avec Françoise Dumas il est stipulé dans l'acte de mariage que Claude Brunet est fabricant et marchand d'étoffes de soie Côte des Carmélites. Il a 28 ans, son épouse seulement 20 et ses beaux-parents sont également fabricants d'étoffes. Leur atelier est du reste tout proche de celui de Claude Brunet. En 1811 le couple Brunet possède cinq métiers montés pour le tissage de mouchoirs façonnés. Leur entreprise de tissage prospère rapidement. En 1818, Claude Brunet emploie vingt-cinq ouvriers qui travaillent au fonctionnement de dix-huit métiers Jacquard.

En 1822, Côte des Carmélites les ouvriers s'activent sur vingt-quatre métiers pour atteindre le nombre de trente métiers en 1824. Quant à Françoise Brunet elle dirige un magasin installé 1 place des Capucins où durant une période résonnent également trois métiers Jacquard. Sur cette même place, les époux Brunet ont leur appartement et emploient un domestique.

Durant toute cette période de labeur, deux enfants viendront combler de bonheur ce foyer : Antoine-Napoléon qui naît en 1809 puis Jean-Pierre en 1811. Hélas, en avril 1819 et seulement âgée de 31 ans, Françoise Brunet meurt. Claude Brunet se retrouve donc seul pour gérer son entreprise et assurer l'éducation de ses fils. Mais ce vide est très vite comblé. Au mois de septembre suivant il se remarie avec Anne Ballay, âgée de 20 ans, fille de fabricants d'étoffes de soie installés montée de la Grand'Côte. Avec sa nouvelle épouse il aura deux filles : Elisabeth en 1821 et Susanne en 1824.

Au nombre de métiers et d'ouvriers, nous pouvons à juste titre penser que la fortune de Claude et Anne Brunet doit être assez confortable. Nous en voulons pour preuve les deux immeubles dont ils sont propriétaires et qui sont situés rue Tolozan, aujourd'hui rue Pierre Blanc.

Ils ont acheté ces deux tènements à un rentier Monsieur Noilly, demeurant 9 rue Lanterne, les 29 septembre et 2 décembre 1823 sur lesquels ils ont fait élever deux immeubles, approximativement aux numéros 4 et 20. Puis, ils acquièrent, par actes reçus de Maître Bonnevaux notaire à Lyon les 5 juin et 14 septembre 1824, un terrain appartenant à André Gonin. Claude Brunet a surtout le projet de bâtir un immeuble susceptible d'accueillir non seulement les métiers à tisser, qui surmontés de la mécanique Jacquard atteignent maintenant une hauteur de 3.80m, mais également de réunir sous le même toit plusieurs ateliers. Il va donc contribuer à la création de ces ateliers-logements que les ouvriers en soie sont impatients de louer.

